

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **II**, 1.

HISTOIRE ÉTYMOLOGIQUE
DE DEUX MOTS FRANÇAIS
(*HARICOT, PARVIS*)

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED, HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1918

Pris: Kr. 0,60

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende 4 Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Mathematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 35 Øre pr. Ark med et Tillæg af 35 Øre for hver Tavle eller 50 Øre for hver Dobbelttavle. Hele Bind sælges dog til en billigere Pris (ca. 25 Øre pr. Ark med Tillæg af Prisen for Tavlerne).

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*, Kgl. Hof-Boghandel København.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **II**, 1.

HISTOIRE ÉTYMOLOGIQUE
DE DEUX MOTS FRANÇAIS
(HARICOT, PARVIS)

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1918

I. Haricot.

LE mot *haricot* a deux sens très différents; il désigne en même temps une sorte de ragoût (*haricot de mouton*) et un genre de légumineuses papilionacées comestibles et ornementales et la graine de cette plante¹ (*haricots blancs, haricots verts, haricots de Soissons, gigot aux haricots, etc.*). Sommes-nous ici en présence d'un seul mot ou avons-nous à faire à deux mots différents?

Si l'un des deux sens dérive de l'autre, malgré leur grande divergence, il est excessivement probable qu'il ne s'agit que d'un seul mot et que nous nous trouvons devant un cas comparable à celui de *grève*; les deux sens de ce mot (plage sablonneuse et cessation de travail) paraissent de prime abord inconciliables, et pourtant un examen historique montre facilement le rapport étroit qui les unit². Si au contraire les deux sens se montrent absolument indépendants l'un de l'autre, il faut admettre l'existence de deux mots différents, de deux homonymes, et le cas de *haricot* peut se comparer à celui de *maille* qui représente en même temps *macula* et *metallea* ou à celui de *louer* qui continue *laudare* et *locare*³.

La plupart des dictionnaires français n'admettent, si je ne me trompe, qu'un seul mot *haricot*; je cite au hasard N. LANDAIS, SACHS, HATZFELD-DARMESTETER-THOMAS, LAROUSSE. Tantôt le sens de légume est cité le premier, tantôt celui de

¹ Par un emploi métaphorique le mot a pris dans l'argot tout moderne le sens de «tête». Dans une conversation entre poilus, j'ai trouvé la phrase: Est-ce que tu as eu l'haricot traversé? Remarquez aussi dans cette phrase la prononciation vulgaire de *haricot* sans *h* aspirée.

² Voir ma *Grammaire historique de la langue française*, IV, § 247.

³ Comp. le même livre, IV, § 42.

ragoût, et il est évident que les différents lexicographes regardent l'un des deux sens comme une dérivation de l'autre. J'espère que les pages suivantes démontreront que sous la seule forme *haricot* se cachent deux mots tout à fait différents d'origine et de sens et que les lexicographes ont tort de ne consacrer qu'un seul article à *haricot*; il en faut deux comme par ex. à *bière, cousin, fraise, moucheron, orne, romaine*¹.

Examinons maintenant ce que les étymologistes ont dit de l'origine de notre mot.

Le plus ancien essai d'expliquer l'énigme de *haricot*, se trouve sans doute dans *Ménage*². Il écrit :

»Haricot. Aspiré. De *fabā. Faba, fabarius, fabaricus, fabaricotus, faricotus*, Haricot: par le changement ordinaire de l'F en H: comme en *hors*, de *foris*, en *habler*, de *fabulari*, etc. Voyez mon Discours du Changement des Lettres«.

Inutile de critiquer cette étymologie. Elle est sans doute un des exemples les plus typiques de la manière dont on procédait autrefois, quand on voulait démontrer l'origine d'un mot. Elle pèche non seulement contre toute méthode scientifique mais aussi contre le simple bon sens. Elle fait penser à l'épigramme du chevalier d'Aceilly à qui l'on voulait faire croire que le mot *alfana*, nom donné par l'Arioste à la jument de Gradasse, venait du latin *equus*:

Alfana vient d'*Equus* sans doute?

Mais il faut avouer aussi,

Qu'en venant de là jusqu'ici

Il a bien changé sur la route³.

¹ Pour le danois, on peut comparer les mots suivants: *Anker, Ark, Bank, Blik, Bod, Borg, Dam, Krampe, Krog, Krus, Lem, Mine, Pande, Post, Pris, Ret, Rim, Ris, Rist, Skraa, Stift, Søm* etc., etc. L'explication historique des différents sens de plusieurs de ces mots offre parfois des difficultés.

² *Dictionnaire Étymologique de la Langue Française*, Par M. MÉNAGE, Nouvelle Édition. A Paris chez Briasson (1750). Tome Second. P. 13.

³ *Voyage de messieurs Chapelle et Bachaumont. A la Haye.* (1742) P. 137.

L'explication de «*haricot*» par *faba* a beaucoup contribué à mettre MÉNAGE comme étymologiste dans une lumière ridicule. Pourtant la justice demande qu'on ajoute que toutes les étymologies de MÉNAGE ne sont pas du même acabit, et qu'au contraire beaucoup de ses observations sont intéressantes et judicieuses.

Le premier qui, après MÉNAGE, ait essayé d'expliquer *haricot* est probablement F. GÉNIN¹. Ce philologue était un causeur brillant, parfois trop spirituel; il avait des connaissances étendues et variées, mais il manquait absolument de méthode. Ses trouvailles étaient parfois assez heureuses, mais sa très vive imagination l'égarait facilement. Quant à *haricot*, GÉNIN fait remarquer qu'au moyen âge ce mot désignait une sorte de ragoût dans lequel la viande (de mouton) est coupée menu².

Le *haricot*, légume, était totalement inconnu au moyen âge; il n'apparaît qu'au XVII^e siècle. S'appuyant sur cette observation très juste, GÉNIN qui ne doute pas de l'identité des deux mots, essaye de faire dériver le sens le plus récent du sens médiéval. Je cite maintenant ses propres paroles: «Voici ma conjecture, en serrant d'aussi près que possible le sens primitif, unique, incontestable du mot *haricot*. L'aspect d'un plat de haricots rappelant à la vue un plat de ces petits morceaux de mouton mis en ragoût, quelqu'un se sera avisé de transporter au légume le nom du plat de viande. Ces ironies ne sont pas inconnues dans le vocabulaire gastronomique, où une croûte de pain frottée d'ail s'appelle un *chapon*».

¹ *Récréations Philologiques*. Paris, 1856. Tome I, 46—54.

² GÉNIN rapproche *haricot* de l'ancien français *haligote* (petit morceau) et *haligoter* (mettre en morceaux), et assigne comme origine de ces mots le lat. *aliquot*. Cette étymologie est de la pure fantaisie. L'origine de *haricot* (ragoût) est encore à trouver. Dict. Gén. nous présente *haricot* (on avait aussi la forme *hericot*) comme un dérivé postverbal de *harigoter*, *haligoter*. Cette manière de voir nous paraît très probable, mais, en laissant inexplicite l'origine de l'ancien verbe, elle ne nous aide pas à mieux comprendre le mot.

La conjecture de GÉNIN ne m'a jamais paru convaincante. Donner le nom d'un plat de viande à un plat de légume à cause d'une ressemblance extérieure très douteuse serait certainement un procédé des plus étranges et un procédé dont la sémantique culinaire n'offre aucun exemple, autant que je sache. Le parallèle invoqué par GÉNIN est sans aucun rapport avec le développement supposé de *haricot* et ne peut pas servir d'argument. GÉNIN, comme tant d'autres philologues avant et après lui, a été induit en erreur par l'homonymie des deux mots. L'histoire de l'étymologie française présente jusqu'à nos jours beaucoup d'exemples de confusions analogues¹.

Malgré son invraisemblance, l'explication de GÉNIN a été assez généralement admise. F. DIEZ² se borne à un résumé clair et succinct de l'article de GÉNIN qu'il semble approuver, pourtant avec quelques réserves. É. LITTRÉ admet comme GÉNIN un rapport étroit entre le *haricot*, ragoût, et le *haricot*, légume, mais il se figure le développement sémantique d'une manière un peu différente. Il écrit: «On peut dire plutôt que cette fève a été nommée fève de haricot, parce que le plat qu'elle fournissait fut comparé, à cause de ses grosses qualités, à un haricot de mouton, ou parce qu'elle s'unissait très bien avec le mouton en haricot ou autrement».

A. SCHELER³ se contente d'une récapitulation détaillée des vues de GÉNIN sans y rien ajouter. G. KÖRTING⁴ critique certains détails et paraît très enclin à accepter le développement sémantique de «ragoût» à «légume». A. THOMAS, dans le Dictionnaire général, ne prend en considération que le sens de «ragoût» pour déterminer l'origine du mot, et le sens de «légume» est évidemment regardé comme secondaire et dérivé. En dernier lieu la conjecture de GÉNIN apparaît dans la modi-

¹ Je renvoie aux exemples cités dans ma *Grammaire historique*, IV, § 47.

² *Etymologisches Wörterbuch*. Dritte Ausgabe. Bonn, 1870, Vol. II, 341.

³ *Dictionnaire d'Étymologie française*. Troisième Édition. Bruxelles et Paris, 1888.

⁴ *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*. Paderborn, 1891.

fication de LITTRÉ chez L. CLÉDAT¹. Il écrit : « La »fève de haricot' aujourd'hui haricot, s'appelait ainsi parce qu'on l'employait dans le haricot de mouton».

L'explication de GÉNIN a eu la vie très dure, ce qui ne laisse pas d'étonner, et à bon droit. Non seulement elle est assez mal fondée, mais on lui a opposé, depuis fort longtemps une autre étymologie, qui mérite la plus grande attention et qui offre toutes les chances d'être la vraie. On a supposé que *haricot*, au sens de légume, était un mot d'emprunt venu d'Amérique à la fin du XVI^e siècle. *Haricot* serait ainsi un de ces mots coloniaux désignant des produits inconnus à l'ancien monde et introduits en Europe après la découverte de l'Amérique; il appartiendrait ainsi au groupe exotique constitué par des mots tels que: *Cacao*, *chocolat*, *tomate*, *patate*, *mâis*, *calebasse*, *tabac*, *cigare*, *caoutchouc*, etc. La plupart de ces mots ont passé par l'espagnol avant d'entrer en français.

L'explication de *haricot* comme un mot colonial m'a toujours paru tellement évidente que je n'ai jamais manqué de la soutenir dans mon enseignement universitaire; je l'ai également admise dans ma *Grammaire historique de la langue française* (I³, § 530, Rem.; IV, § 464). Je donnerai maintenant l'historique de l'explication de *haricot* comme originaire d'Amérique en y ajoutant les considérations historiques et autres qui me paraissent de nature à trancher la question d'une manière définitive.

L'histoire d'un mot est toujours étroitement liée à l'histoire de l'objet désigné. Si, dans les recherches étymologiques on s'en tient exclusivement au mot seul, on s'expose facilement à faire fausse route; il est dangereux de se contenter d'examiner le mot, il faut aussi connaître la chose. Commençons donc par examiner la plante dont il s'agit. Les botanistes nous enseignent que le haricot est originaire des régions

¹ *Dictionnaire Étymologique de la Langue Française*. Paris, 1912.

chaudes, et qu'il est d'introduction relativement récente en Europe où il a été apporté d'Amérique.

J'appellerai aussi l'attention sur quelques pages très judicieuses de l'entomologiste français bien connu J.-H. FABRE¹. Ce grand savant, qui est en même temps un styliste délicieux et charmant, a montré, en s'appuyant sur des arguments de diverse nature, que l'antiquité ne connaissait pas le haricot. Il est impossible que les plantes citées par les auteurs classiques sous le nom de faba ou de phaseolus soient identiques aux haricots de nos potagers modernes. Pourtant l'entomologiste français ne s'en tient pas là; aux preuves données par d'autres naturalistes pour démontrer l'introduction récente du haricot en Europe, il en ajoute une nouvelle, extrêmement intéressante. Il a constaté que les haricots ne sont jamais attaqués par des insectes dévorateurs, en particulier par les bruches, exploiters attitrés des semences légumineuses. Il explique ce fait de la manière suivante, aussi ingénieuse que convaincante:

»Le Curculionide, en effet, le méprise, dédain bien étrange si l'on considère avec quelle ferveur les autres légumes sont attaqués. Tous, jusqu'à la maigre lentille, sont ardemment exploités; et le haricot, si engageant par le volume et la saveur, reste indemne. C'est à n'y rien comprendre. Pour quels motifs la Bruche, qui passe, sans hésiter, de l'excellent au médiocre, du médiocre à l'excellent, dédaigne-t-elle la délicate graine? Elle quitte la gesse pour le pois, elle quitte le pois pour la fève, la vesce, satisfaite du mesquin granule aussi bien que de l'opulent gâteau, et les séductions du haricot la laissent indifférente. Pourquoi? Apparemment parce que ce légume lui est inconnu. Les autres, tant les indigènes que les acclimatés venus de l'Orient, lui sont familiers depuis des siècles; chaque année elle en éprouve l'excellence, et confiante dans les leçons du passé, elle règle sur les antiques usages les

¹ *Mœurs des Insectes*. Paris, s. a. P. 234.

soins de l'avenir. Le haricot lui est suspect comme un nouveau venu dont elle ignore jusqu'ici les mérites.

L'insecte hautement l'affirme: chez nous le haricot est de date récente. Il nous est venu de très loin, à coup sûr du Nouveau Monde. Toute chose mangeable convoque des préposés à son utilisation. S'il était originaire de l'ancien continent, le haricot aurait ses consommateurs attitrés, à la façon du pois, de la lentille et des autres. La moindre semence de légumineuse, souvent pas plus grosse qu'une tête d'épingle, nourrit sa Bruche, un nain qui patiemment la gruge, l'excave en habitacle; et lui, le dodu, l'exquis, serait épargné!

A cette étrange immunité, pas d'autre explication que celle-ci: comme la pomme de terre et le maïs, le haricot est un don du Nouveau Monde. Il est arrivé chez nous non accompagné de l'insecte, son réglementaire exploitateur au pays natal; il a trouvé dans nos champs d'autres grainetiers qui, ne le connaissant pas, l'ont dédaigné.

De même sont respectés ici le maïs et la pomme de terre, à moins que ne surviennent, accidentellement importés, leurs consommateurs américains.

Les naturalistes nous apprennent ainsi que la plante dont nous examinons le nom était inconnue à l'antiquité et au moyen âge, et qu'elle n'apparaît en Europe qu'après la découverte de l'Amérique. Ces données cadrent à merveille avec celles que nous fournit la philologie; le nom français qui désigne actuellement le légume en question n'est ni grec ni latin, et *haricot* ne présente au moyen âge que le sens de ragoût; le sens de légume est encore inconnu aux dictionnaires d'ESTIENNE (1539), de NICOT (1584) et de COTGRAVE (1611); il n'apparaît que dans celui d'LOUDON (1642).

Pour éviter tout malentendu je m'empresse de rappeler qu'il faut toujours être très circonspect quand il s'agit de tirer des conclusions historiques d'observations philologiques; les rapports entre le mot et la chose sont souvent très com-

pliqués. Un produit américain peut ainsi sans aucun inconvénient porter un nom d'origine latine. Le haricot par exemple s'appelle aussi *faséole* (plus rarement *faséol*) ou *flageolet* en français; il se nomme *faisol*, *faioù*¹ et *faviou* en provençal; *fayol* en catalan; *faseolo* en vieil espagnol, et maintenant *frisol* ou *frisulo*; *fejão* en portugais; *fagiuolo* en italien; *fasul* en vegliote, etc.² Mais on se tromperait fort si, en s'appuyant sur ces mots, on prêtait au terme antique *phaseolus* le sens de «haricot». Répétons — le *phaseolus* et le *haricot* sont deux plantes différentes. Pour la dénomination du nouveau légume on s'est tiré d'affaire de la manière la plus facile du monde en transportant au haricot le nom d'une autre plante qui offrait avec celui-ci quelques similitudes.

Il est aussi très instructif d'examiner les noms que porte une autre plante américaine introduite en Europe comme le haricot, vers la fin du XVI^e siècle. Le *solanum tuberosum* porte dans un grand nombre de langues européennes un nom d'origine américaine (esp. *patata*, angl. *potato*, norv. *potet*, finnois *potaati*, etc.); mais ce nom repose sur une méprise: on a confondu la pomme de terre avec une autre plante exotique, la batate. On l'a également confondue avec la truffe, dont le nom italien *tartufo*, *tartufolo* a passé en allemand, où il est devenu *Tartuffel*, puis *Kartoffel*; ce nom a aussi été adopté en Danemark. Enfin on a aussi créé pour notre plante deux nouveaux noms métaphoriques dus à quelque assimilation de forme; on dit *pomme de terre* en français, *aardappel* en hollandais

¹ Ce mot a passé dans l'argot français actuel sous la forme de *fayot*. Il s'emploie couramment dans les internats de Paris au sens de «haricot». Le sens de «légumes en général» est propre à l'argot des ouvriers qui ont servi dans l'infanterie de marine. Comp. les locutions argotiques *naviguer sous le cap Fayot* (être réduit aux légumes secs) et *avoir bouffé des fayots* (être enceinte).

² Toutes ces formes remontent à *phaseolus*; quelques-unes d'entre elles sont probablement le résultat de croisements ou de contaminations (avec le lat. vulg. *fresa* ou avec *faba*).

et *grumbire* (*grundbirne*, *erdbirne*) dans quelques dialectes allemands¹.

Je répète qu'il faut y regarder à deux fois avant de tirer des conclusions historiques des données que nous fournissent les noms des choses. Le dindon est originaire d'Amérique et n'apparaît en Europe qu'au milieu du XVI^e siècle. On l'appelait alors *coq d'Inde* et au féminin *poule d'Inde*²; ainsi, le gallinacé en question ne porte pas son nom américain; il doit se contenter d'une dénomination assez générale et vague, et qui, pardessus le marché, prête à la confusion; car *coq d'Inde* existait déjà dans la langue comme nom de la pintade, et on ferait fausse route si, en s'appuyant sur les textes français médiévaux qui contiennent les mots *coq d'Inde*, *geline d'Inde*, on admettait l'existence du dindon en Europe avant la découverte de l'Amérique³.

Pourtant les cas rapportés sont plutôt à regarder comme des exceptions; le plus souvent le produit étranger est accompagné du nom étranger; il suffit de rappeler, outre les mots déjà cités (p. 7), *thé*, *café*, *banane*, *vanille*, *henné*, *kirsch*, *sandwich*, *yatagan*, *fez*, etc. etc.

C'est pourquoi on peut présumer que le nom américain a suivi la plante américaine dans sa migration. Cette manière de voir était celle de GASTON PARIS, et il faut s'étonner qu'elle ne l'ait pas emporté il y a longtemps.

Dans l'année scolaire de 1877—78 G. PARIS nous dit un jour à l'École des Hautes Études que *haricot* était selon toute probabilité un mot américain, mais, autant que je m'en souviens, il n'ajouta rien pour appuyer cette opinion.

Quelques années plus tard, A. BOS relevait dans une note

¹ Voir le dictionnaire étymologique de FR. KLUGE.

² De *poule d'Inde* on a tiré par abréviation et agglutination *dinde*, d'où *dindon*, *dindard*, *dindonneau*.

³ Voir sur ce sujet une remarquable étude d' A. THOMAS: *La pintade dans les textes du moyen âge*. (Publiée dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1917, p. 35—50).

sur le créole que l'on parle à l'île Maurice, ancienne Ile de France, la forme *ène zariko*, laquelle forme, selon lui, était basée sur une prononciation vicieuse qui supprimait l'h aspirée: *lé zaricots* pour les *haricots*. A propos de cette explication, G. PARIS ajouta dans une note l'observation suivante¹: Cette prononciation n'est «vicieuse» que parce que l'Académie a adopté l'autre. Si, comme il est fort probable, *haricot* est le mexicain *ayacotli* (voy. BERNAL DIAZ, *la Conquête de la nouvelle Espagne*, trad. p. J.-M. DE HÉRÉDIA T. II, note de la p. 415), le créole a conservé la bonne prononciation».

La note de G. PARIS fut mentionnée, d'après une communication de W. FÖRSTER, par G. KÖRTING dans l'Appendice de la première édition de son Dictionnaire latino-roman (1891). Dans les deux éditions suivantes de ce même dictionnaire (1901, 1907) G. KÖRTING a admis parmi les mots de référence le mexicain *ayacotli* (n° 1113) avec l'addition suivante: «Davon vielleicht franz. *haricot*». Cette note se retrouve aussi dans le dictionnaire d'étymologie française du même auteur (1908). L'étymologie américaine paraît aussi figurer dans le dictionnaire de LARIVE et FLEURY; mais ce livre m'est inaccessible pour le moment.

Dans la note citée ci-dessus, GASTON PARIS se réfère à la traduction commentée de la célèbre chronique «*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*» de BERNAL DIAZ due aux soins de JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA. L'illustre poète, qui était aussi un érudit distingué, rappelle que *haricot*, au sens de légume, n'existait pas au moyen âge, qu'il offre une grande ressemblance avec *ayacotli* et que cette étymologie serait assurée si le mot se trouvait aussi en espagnol. On pourrait se le figurer comme introduit directement en France, mais «ce sont de bien vagues suppositions suggérées par une ressemblance de mots singulière».

C'est ainsi à JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA que revient en toute

¹ *Romania*, IX, 575.

première ligne l'honneur d'avoir trouvé l'étymologie de *haricot*. Une interview publiée dans le numéro de Noël des »Annales politiques et littéraires« (année 1901) nous donne là-dessus quelques renseignements curieux et piquants¹.

Une dame journaliste interrogeait le poète sur »les Trophées« et s'efforçait d'obtenir de lui qu'il voulût bien indiquer celui de ses sonnets qu'il préférait. Il défendait comme bien on pense de choisir entre eux tous.

Il y a quelque chose dont je suis plus fier que de tous mes sonnets, s'écria-t-il enfin, et qui a bien plus fait pour ma gloire que mes vers. Et il raconta qu'il avait trouvé des renseignements sur les haricots en faisant des recherches dans le livre d'histoire naturelle du seizième siècle de HERNANDEZ: *De Historia plantarum novi orbis*.

Le mot de haricot est inconnu en France, dit-il, jusqu'au dix-septième siècle, on disait fèves ou phaséols; en mexicain *ayacot*²; trente espèces de haricots étaient cultivées au Mexique³ avant la conquête. On les nomme encore aujourd'hui *ayacot*, surtout le haricot rouge, ponctué de noir ou de violet. Un jour, je me suis rencontré chez GASTON PARIS avec un grand savant. En entendant mon nom, il se précipite et me demande si c'est moi qui ai découvert l'étymologie du mot *haricot*. Il ignorait absolument que j'eusse fait des vers et publié »les Trophées«. JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA était dans son temps un habitué du salon de GASTON PARIS⁴; il y a lu plusieurs de ses

¹ L'interview a été réimprimée par J.-H. FABRE dans le livre cité (p. 238) et dans *Le Temps* (29 septembre 1912).

² Cette forme est propre à l'interview, partout ailleurs on trouve *ayacotli*.

³ Je rappelle que B. DIAZ à plusieurs reprises parle du grand nombre de jardins et de potagers qui se trouvaient au Mexique; le peuple mexicain paraît s'être intéressé vivement à l'horticulture. B. DIAZ nous fait également savoir (voir chap. 92) qu'une partie spéciale du grand marché de la capitale de Montezuma était réservée à la vente de haricots et d'autres légumes (*frisoles y chia y otros legumbres, yerbas*); voir l'édition du texte original publiée au Mexique, 1904, p. 287.

⁴ Voir mon livre *Gaston Paris* (Copenhague, 1906), p. 60.

sonnets. Certes, on ne se trompe pas en supposant qu'il a souvent discuté avec son hôte et ami des questions historiques et philologiques se rapportant aux *conquistadores* qui ont dû les intéresser vivement tous les deux. Une de ces discussions a peut-être eu pour objet la possibilité de rapporter *haricot* au mexicain *ayacot(li)*. Il est évident que G. Paris n'a vu aucune difficulté à identifier les deux mots, mais il ne s'est pas prononcé sur le problème. C'est pourquoi je donnerai ici, très brièvement, mon explication des rapports entre les deux mots.

Il est clair que *ayacot(li)* ne s'est pas changé en *haricot*, grâce à un développement phonétique quelconque. Nous avons ici à faire à une sorte de forme analogique, à une adaptation ou à un croisement. Dans la plupart de ces transformations c'est bien le sens ou la fonction du mot qui joue le rôle principal. Mais il y a aussi des cas où la forme du mot est à regarder comme le seul et unique point de départ. C'est grâce à une influence psychique que *gravis* s'adapte à *lëvis* et devient *grëvis*; mais quand au XVII^e siècle *cassonade* se change en *castonade* sous l'influence de *bastonade*, la forme seule des deux mots est en jeu.

Dans toutes les langues les paronymes se confondent aisément, et ils exercent une forte influence les uns sur les autres¹. Très souvent l'un des paronymes finit par absorber l'autre, et la paronymie est remplacée par l'homonymie. Le mot le plus fort absorbe le mot le plus faible. En d'autres termes, le mot le plus connu et employé ou le mot le plus conforme aux habitudes linguistiques ordinaires attire et transforme le mot qui paraît moins connu ou qui s'écarte quelque peu du type général. De cette manière beaucoup de mots étrangers ont été assimilés aux mots déjà existant en français, et nous

¹ Pour le danois, voir l'étude de M. VILHELM ANDERSEN, *Sammenjald og Berøring*, (dans *Festskrift til Vilhelm Thomsen*, Copenhague, 1894. P. 258—308). Pour le français, je renvoie à ma *Grammaire historique*, I, § 529 ss; IV, § 39—47, 447, 462—69.

avons là une riche source d'homonymes. En voici quelques exemples :

Original représente non seulement le lat. *originalis*, mais aussi le basque *oregnac*, pluriel de *oregna* »cerf«. Ce mot a été importé au Canada et employé comme dénomination de l'élan qui y vit. La forme correcte est *orignac*; mais on trouve aussi, avec changement de suffixe, *original* et, avec assimilation complète, *original*.

Avocat est la forme savante du lat. *advocatus*. Sur ce mot a été adapté le caraïbe *avouicatt*, nom du fruit de *laurus persëa*.

Arcane. Ce mot représente d'abord le lat. *arcanus*. Il signifie aussi, sous la graphie *arcanne*, »craie rouge«, et dans ce sens il est une transformation du bas-lat. *alcanna* qui reproduit l'arabe *alkenna*.

Gueule continue le lat. *gula*. Il a absorbé le pers. *ghul*, »rose«, et s'emploie, au pluriel pour désigner un des émaux du blason, le rouge, et il est figuré dans le dessin par des traits verticaux.

Aspic désigne une sorte de vipère (lat. *aspis*). Il signifie aussi »lavande«; dans ce sens il est une transformation du prov. *espïc*.

Esclavage est soit un dérivé d'*esclave*, soit une adaptation du vieil anglais *scavage*, »taxe« (conservé dans le dérivé *scavenger*), qui s'employait pour désigner l'impôt supporté par les Français commerçant en Angleterre¹. L'attraction exercée par *esclavage* sur *escavage* peut être due à des raisons purement formelles; mais elle peut aussi provenir de raisons psychiques et nous montrer le mécontentement des marchands français de l'impôt en question.

Sistre (lat. *sistrum*) est le nom d'un ancien instrument de musique. Il a attiré *citre*, forme employée au seizième

¹ A. THOMAS, *Nouveaux essais de philologie française*. Paris, 1904. P. 262-64.

siècle et qui reproduit l'it. *citara*. L'influence de *sistre* a changé *citre* (comp. all. *Ziter*) en *cistre*. L'absorption regarde la prononciation et le genre (*la citre* > *le cistre*), mais l'orthographe a gardé la consonne étymologique initiale.

J'ajoute en dernier lieu un exemple italien qui nous montre une adaptation pareille, même dans un cas où il s'agit d'un nom propre de personne. Dans le roman de Lancelot figure un prince nommé *Galehaut*. Ce nom est devenu *Galeotto* en Italie où on l'a adapté à *galeotto*, capitaine de navire¹.

Une dernière question reste à résoudre: par quelle voie le mexicain *ayacotli* a-t-il pénétré en France? Le mot a sans doute été importé directement. Il n'a pas passé par l'espagnol, comme tant d'autres mots d'origine américaine (*calebasse*, *canot*, *ouragan*, *savane*, etc.); on n'en trouve aucune trace en espagnol². C'est pourquoi il faut toujours s'en tenir à l'hypothèse de J.-M. DE HÉRÉDIA qui, dans la note précitée, demande: »Les corsaires, flibustiers ou colons français de la Floride et du Mississipi ne l'auraient-ils pas directement introduit?«

En m'appuyant sur les matériaux recueillis et discutés dans les pages précédentes, je regarde l'identification d'*ayacot(li)* et de *haricot* comme prouvée. Pourtant, avant de finir, je ne laisserai pas de citer une observation de M. W. MEYER-LÜBKE. Dans son Dictionnaire étymologique³ il a admis comme mot de référence le mexicain *ayacotli* (n° 847), mais il ajoute qu'il est impossible que ce mot soit l'origine du fr. *haricot*, »da *haricot* zunächst ragoût bedeutet und zu afrz. *haligoter* gehört, das älter ist als die Entdeckung Amerikas«. L'argumentation surprend et pour plusieurs raisons. Ceux qui ont proposé l'étymologie américaine de *haricot* (légume), savaient très bien que *haligoter* était en usage avant la décou-

¹ Voir H. MORF, *Galeotto fu il libro e chi lo scrisse* (Sitzungsberichte der kgl. preussischen Akademie der Wissenschaften, 1916, XLIII. P. 1118.

² Le haricot s'appelle ordinairement en espagnol *judia*, mot dont l'origine reste à trouver.

³ *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, 1911—17.

verte de l'Amérique. On s'étonne que M. MEYER-LÜBKE n'ait pas pensé à l'existence possible d'un homonyme, ce qui pourtant est la présupposition nécessaire de l'étymologie critiquée.

II. Parvis.

On est tout à fait d'accord sur l'origine du mot *parvis*: il continue le lat. *paradisus*, c'est là un fait incontestable. Pourtant, certains détails du développement sémantique et phonétique sont encore mal éclaircis et demandent un nouvel examen. Occupons-nous d'abord du sens du mot:

Il s'agit d'expliquer comment on est arrivé à donner le nom de paradis à la place qui est devant la porte principale d'une église. Les opinions émises jusqu'à présent par les archéologues et les étymologistes sont assez divergentes. Nous allons les passer en revue et les examiner brièvement.

Dans le Dictionnaire général, M. ANTOINE THOMAS, en expliquant l'origine de *parvis* dit que *paradisus* était le nom, donné dans le haut moyen âge au portique qui se trouvait devant Saint-Pierre de Rome. Cette explication a été adoptée par M. L. CLÉDAT qui l'a reproduite dans son Dictionnaire Étymologique. Pour notre part, nous hésitons à l'accepter tout à fait sous la forme donnée.

Pourquoi M. THOMAS a-t-il restreint la dénomination de «paradis» au seul portique de Saint-Pierre de Rome. Je connais bien la citation de Paul Diacre (V, 31): «Dominus Pontifex Romanae ecclesiae locum, qui paradisus dicitur, ante basilicam S. Petri candidis lapidibus marmoreis mirifice stravit»; et celle d'Anastase: «Hic atrium B. Petri Apostoli superius quod paradisus dicitur estque ante ecclesiam in quadriporticum magnis marmoribus stravit». Je pourrais aussi renvoyer à un passage bien connu de la Chronique du Mont Cassin, où il est dit: «Fecit et atrium ante ecclesiam: quod nos, Romana consuetudine, Paradisum dicimus». Mais ces passages ne ser-

vent qu'à montrer que paradisus était une dénomination très employée à Rome; rien, au contraire, n'indique qu'elle était réservée exclusivement au portique de Saint-Pierre. Il se peut que primitivement elle ait eu cet emploi très restreint, mais il est bien sûr que de très bonne heure une extension de l'emploi a eu lieu; de nombreuses citations nous montrent le terme paradisus se rapportant à d'autres églises.

Paradisus était dès le haut moyen âge le nom donné généralement à la place devant la porte principale de toute église. DU CANGE explique: »Atrium porticibus circumdatum ante aedes sacras«. Cette explication a été reproduite textuellement sans addition ni restriction par MAIGNE D'ARNIS¹. L'emploi de paradisus au sens architectural a, sans doute, commencé à Rome, le centre du christianisme; de cette ville il s'est vite répandu en Italie, en Suisse, en France et en Allemagne. Cependant il faut croire que cet emploi de paradisus n'a pas été très répandu dans la langue parlée; il a disparu partout excepté en France.

Il s'agit maintenant d'essayer d'expliquer pourquoi une place d'église a été appelée »paradis«. Cette question a beaucoup excité la curiosité, et elle a provoqué des réponses très divergentes.

Dans son »Théâtre des antiquitéz de Paris« (Paris, 1612), JACQUES DU BREUL écrit: »La grande place qui est devant la grande Église, belle et nette, s'appelait anciennement Paradis; représentant le Paradis terrestre auquel il ne nous faut arrester ains passer outre pour parvenir au Paradis céleste, signifié par l'Église. Cette diction a été usitée à Rome, et depuis usurpée par les Français; lesquels, par subtraction de quelques lettres, pour Paradis, ont prononcé et escrit Parvis«. L'explication de DU BREUL n'a aucune valeur scientifique.

MÉNAGE a consacré, dans son Dictionnaire étymologique, un très long article à notre mot dont il a bien reconnu l'origine.

¹ *Lexicon manuale ad scriptores mediae et infimae latinitatis*. Paris, 1866.

Voici les dernières lignes de son exposé en somme très consciencieux : « Il me reste à rendre la raison pourquoi ces places devant les Eglises ont été appelées *Paradis*. Elles l'ont été du mot de paradisus dans la signification de « lieu où l'on se promène » *παράδεισος τόπος ἐν ᾧ περιπάτοι*.

Nous ne citons cette étymologie qu'à titre de curiosité. Elle repose sur une concordance phonétique fortuite et assez incomplète, et il est superflu de la discuter.

Parmi les étymologistes modernes LITTRÉ est, autant que je sache, le seul qui ait essayé d'expliquer pourquoi on a donné le nom de *paradis* à l'espace laissé devant une église. Il écrit que cet espace a été appelé *paradis*, « parce que dans la représentation des mystères, qui, à l'origine, se jouaient devant les églises, ce lieu figurait le paradis ».

Cette explication a été généralement acceptée, et, si j'ai bonne mémoire, elle est reproduite dans plusieurs manuels d'histoire littéraire. Pourtant elle ne résiste pas à un examen historique : elle est inacceptable par cette très simple raison que l'application du nom de « paradis » à une place d'église remonte bien plus haut dans le moyen âge que les représentations dramatiques auxquelles fait allusion LITTRÉ ; pour s'en convaincre il suffit de parcourir les nombreux exemples donnés par DU CANGE. Rappelons aussi pour comble que le lieu où se jouaient les vieux drames liturgiques était ordinairement la nef ou les bas côtés d'une église, parfois les arcades d'un couvent, rarement le parvis¹.

C'est l'archéologie chrétienne moderne qui a donné la meilleure explication de l'origine de la dénomination médiévale d'une place d'église ; elle la cherche en Orient. Les sanctuaires phéniciens et syriens voués au culte d'Adonis se composaient, selon toute probabilité, d'un petit bois ou jardin sacré au milieu duquel se trouvait le tombeau du dieu.

¹ G. COHEN, *Histoire de la mise en scène du théâtre religieux français du moyen âge*. Paris, 1906. P. 295.

Le culte d'Adonis paraît parfois s'être confondu avec celui du Christ, et l'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem s'élève, selon les recherches archéologiques les plus récentes, sur un ancien sanctuaire d'Adonis; le tombeau du Sauveur a remplacé celui du dieu syrien, et le nom grec de l'ancien bois sacré *ἱερός κήπος* a été appliqué à l'atrium de l'église. On trouve aussi *παράδεισος*, l'autre mot grec pour désigner un petit bois ou un jardin, et c'est cette dénomination qui, grâce à son empreinte biblique s'est peu à peu généralisée; elle a été appliquée aux portiques des églises de Palestine et de Syrie, et elle a fini par être transportée en Europe où elle a trouvé, sous la forme latine de *paradisus*, un emploi très répandu¹.

Passons maintenant à examiner l'évolution phonétique qui a changé *paradisus* en *parvis*. L'origine du *v* de la forme française est peu claire, et on a essayé de l'expliquer de trois manières différentes.

Le *v* est dû à un hiatus. On se figure ordinairement le développement de notre mot de la manière suivante: *Paradisus* > *pareïs* > *parevis* > *parvis*. Cette série de formes est donnée dans la plupart des dictionnaires et des grammaires. Cependant il faut bien remarquer que les vieux textes français ne connaissent que *parevis* (d'où *parvis* par l'amuïssement régulier de l'e féminin); la forme *pareïs* n'existe nulle part, elle est construite pour servir d'étape intermédiaire; il vaut donc mieux l'éloigner. Mais, nous dira-t-on, selon les règles ordinaires de la phonétique, *paradisus* doit bien aboutir à *pareïs*. C'est là un point que nous discuterons plus tard. Contentons-nous ici de dire que *pareïs*, s'il eût existé, serait devenu *paris* (comp. *anéille* > *anille*, *veïsse* > *visse*, *abateïz* > *abatis*, *colëiz* > *coulis*, etc.², et qu'il n'aurait jamais pu se transformer en *parevis*, vu qu'un *v* accessoire ne se déve-

¹ A. HEISENBERG, *Grabeskirche und Apostelkirche*. Leipzig. 1908. Vol, I, 215.

² Voir ma *Grammaire historique de la langue française* I³, § 267.

loppe ordinairement qu'avant ou après une voyelle arrondie¹. Il faut donc renoncer à expliquer le *v* comme servant à combler un hiatus.

Le *v* est dû à un croisement de mots. Si l'on parcourt les différentes formes romanes de *paradisus* données par M. W. MEYER-LÜBKE dans son Dictionnaire étymologique, on verra que plusieurs d'entre elles présentent un *v*; on trouve *paravise* en napolitain, *parvis* et *parwisch* en rhétoroman, enfin *parevis*, *parvis* en français. Pour expliquer la labiale MEYER-LÜBKE a proposé d'y reconnaître le résultat d'une contamination. Il écrit: »Die *v*-Form . . . muss irgendwie auf eine Anlehnung von *paradisus* an *visus* hinweisen²«. Il revient à cette hypothèse dans son Dictionnaire étymologique où on lit: »Einfluss von *visus* Traum ist möglich«. Nous avons ici à faire à une explication qu'il est impossible de prouver, mais il ne faut pas oublier qu'il est presque aussi impossible de la réfuter. En fait de croisement de mots, tout paraît possible; généralement c'est le sens des mots qui est le point de départ actif, mais très souvent la seule concordance phonétique suffit pour provoquer un croisement³. Il est hors de doute que les mots s'influencent et se croisent sur une grande échelle; mais nous sommes ici en présence d'un fait de langage assez délicat et souvent difficile à constater. Il est possible que le napolitain *paravise* provienne de *paradisus* + *visus*; mais, si tel est le cas, la forme avec *v* doit remonter très haut, parce que *visus*, au sens de »rêve« depuis très longtemps a disparu de l'italien⁴. On pourrait faire valoir le même raisonnement pour les formes suisses et françaises. Quant à ces dernières, on verra dans la suite que nous sommes très enclin à les expliquer

¹ *Loc. cit.*, § 279. Dans ce même paragraphe j'ai cité *parevis* sans du reste essayer d'expliquer la forme; il aurait mieux valu ne pas la mentionner du tout dans une étude des différents cas d'hiatus.

² *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie*. XX, 277.

³ Voir ci-dessus, p. 14; comp. aussi *Grammaire historique de la langue française*, I³, § 524—530.

⁴ Il serait intéressant de constater à quelle époque remontent les formes latines *paravisus*, *paravisius*.

d'une tout autre manière, mais il ne faut pas oublier que souvent un changement linguistique peut être dû à plusieurs facteurs qui agissent simultanément.

Le *v* est une transformation directe du *d* latin. Cette manière de voir était déjà celle de MÉNAGE. Il écrit: «*Parvis* . . . de paradisus: par le changement du *d* en *v*: comme en *glaiue* de *gladius*». De nos jours G. PARIS a expliqué l'origine du *v* de la même manière et il a étayé son explication d'arguments très solides. Voici ce qu'il écrit¹: «Je suis porté à voir dans *glaiue* un cas de changement du *d* médial en *v* (en passant par *d* semblable à celui du *d* final en *f* dans *blef*, *bief*, *Marbeuf*, etc.). Ce changement ne se produit que dans des mots introduits à une époque relativement récente (*nif*, *meuf* sont à étudier à part); je serais porté à le retrouver dans *parevis* < paradisus, *avoltre* < adulterum (que j'ai jadis expliqué autrement), et aussi *emblaver*, dont l'*a* empêche qu'on y voie un simple dérivé de *blef*». M. MEYER-LÜBKE a protesté très énergiquement contre cette explication. En se référant à l'article cité de G. PARIS il dit dans son Dictionnaire étymologique: «Lautliche Entwicklung ausgeschlossen». J'en demande pardon à mon savant collègue, mais la thèse de G. PARIS mérite toujours la plus grande attention, et elle est si peu exclue de la discussion, qu'un des plus grands phonétistes de nos jours vient de la reprendre.

Dans quelques notes additionnelles² à son livre «Nutidsprog hos Børn og Voxne» (Copenhague, 1916), M. OTTO JESPERSEN a examiné de nouveau la question du changement des dentales ouvertes (*þ* et *ð*) en labiales (*f* et *v*), et il défend, indépendamment de G. PARIS, qu'il ne nomme pas, l'explication phonétique du *v* de *parvis*. Reprenons la question et com-

¹ *Mélanges linguistiques*. Paris, 1909. P. 340, note 3. Je renvoie aussi aux observations lumineuses et très suggestives qu'a publiées G. PARIS dans *Romania* XVIII, 328.

² Publiées dans *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, 4. Række, 5. Bind. P. 147.

mençons par reproduire la description que donne M. O. JESPERSEN¹ de la formation des deux catégories de phonèmes, et qui est un modèle de clarté :

»There exists a great acoustic similarity between (*ð, þ*) and (*v, f*), which is a natural consequence of the similarity in articulation between both pairs of sound: the current of air glides over the tongue, which lies flat in the bottom of the mouth, to get eventually out through an aperture of the same shape and formed in the same place, with the same solid upper edge, the teeth, and with a soft lower edge, the sole difference being that this soft edge is in one case the point of the tongue and in the other the lower lip; in both cases the air has a secondary exit through the interstices of the teeth. Consequently, we find in many languages an interchange of the two sounds«.

Pour la ressemblance des deux séries de phonèmes, il suffit de rappeler qu'un étranger à qui [*þ*] est une consonne inconnue, en entendant prononcer les mots anglais *three, through* croit souvent entendre *free, frough*. C'est la même forte ressemblance acoustique qui a fait que le russe a rendu le grec par *f*: Theodor (*Θεόδωρος*) > Feodor, Martha (*Μάρθα*) > Marfa.

Une évolution phonétique régulière qui amène le passage de [*þ*] à [*f*], et de [*ð*] à [*v*], se constate dans beaucoup de langues anciennes et modernes. Nous en citerons quelques exemples.

Pour les langues classiques, voici quelques observations de MICHEL BRÉAL et ANATOLE BAILLY²: »L'*f* latine, qui était une sorte de souffle émis entre les lèvres (Quintilien, XII, 10, 29) correspond très souvent à un *θ* grec, surtout comme lettre initiale, ainsi qu'on le voit par les mots latins *fumus, *fendo, facio, formus, fingo, felo, fores, suffire, fastus, rufus*, qui sont de même origine que *θυμός, θείνω, τίθημι, θερ-*

¹ *A modern English Grammar on historical principles*. Part I. Heidelberg, 1909. P. 386.

² *Dictionnaire Étymologique Latin*. Paris, 1886. P. 91.

μός, θιγγάνω, θηλή, θύρα, θύος, θάραρος, ἐρυθρός . . . En grec même, dès la plus ancienne époque, on trouve l'éolien φήρ «bête sauvage», à côté de l'attique θήρ. Les inscriptions épirotes de Dodone, au lieu de ΘΕΟΣ, ΘΕΑ, ΘΥΟΝΤΕΣ présentent ΦΕΟΣ, ΦΕΑ, ΦΥΟΝΤΕΣ. Chez Sappho, au lieu de ἐλθεῖν, ποικιλόθρονος on avait ἐλφεῖν, ποικιλόφρονος. En cypriote moderne, au lieu de θέλω on a φέλω.

Les langues germaniques connaissent également le changement de la dentale ouverte en une labiale. Rappelons un mot tel que l'allemand *fliehen* qui correspond au gothique *pliuhan*. A ce propos M. F. KLUGE¹ observe: »Das *f* kann vor *l* im Anlaut aus älterem *þ* entspringen, wie in *fliehen* (got. *pliuhan*), *flach* (got. *placus*)«.

Le changement a aussi lieu dans l'anglais vulgaire de nos jours². On trouve *nuffin* pour *nothing* dans Dickens; *oafs* et *mouf* pour *oaths* et *mouth* dans Thackeray. Cette particularité remonte au moins au XVIII^e siècle.

Signalons enfin les phénomènes qu'on trouve dans la vieille langue française, où un certain nombre de mots présente une *f* finale qui remonte selon toute probabilité à une dentale ouverte sourde ou sonore. Il s'agit surtout de mots d'origine germanique. Voici les exemples que j'ai cités dans ma Grammaire historique: »Les mots en -ad(o), -ēd(o), -ōd(o) présentent plus ou moins sporadiquement, à côté des formes où *D* est tombé, des formes où il est remplacé par *F*: *bladum > vfr. *blef* (encore dans E. DESCHAMPS, IX, v. 58); modum > vfr. *muef*; nidum > vfr. *nif*; germ. allod > vfr. *alluef*; germ. bed > vfr. *bief*; germ. -bod > vfr. *buef*, conservé dans des noms de lieux: *Elbeuf*, *Paimbeuf*, *Quillebeuf*, et des noms de personnes: *Marbeuf*, *Tubeuf*; germ. feod > *fief*«. A ces exemples on pourrait ajouter vfr. *estrif* du germ. *strip*.

¹ *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Siebente Auflage. Strassburg, 1910. P. 141.

² J. STORM, *Englische Philologie*, p. 825. O. JESPERSEN, *loc. cit.*, p. 386.

SKRIFTER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

1916—17:

	Pris Kr. Ø.
ADLER, ADA. Catalogue supplémentaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du catalogue des manuscrits grecs de l'Escorial rédigé par D. G. Moldenhaver. (Hist.-fil. Afd., 7. Række, II. 5.)	4.40
PETERSEN, JOHANNES BOYE. Studier over danske aërofile Alger. Med 4 Tavler. Avec un résumé en français. (Naturv.-math. Afd., 7. Række, XII, 7.)	5.15
RASMUSSEN, HANS BAGGESGAARD. Om Bestemmelsen af Nikotin i Tobak og Tobaksekstrakter. En kritisk Undersøgelse. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, I. 2)	1.75
CHRISTIANSEN, M. Bakterier af Tyfus-Coligruppen, forekommende i Tarmen hos sunde Spædkalve og ved disses Tarminfektioner. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, I. 3)	2.25
JUEL, C. Die elementare Ringfläche vierter Ordnung. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, I, 4)	0.60
JØRGENSEN, S. M. Det kemiske Syrebegrebs Udviklingshistorie indtil 1830. Efterladt Manuskript, udgivet af Ove Jørgensen og S. P. L. Sørensen (Naturv.-math. Afd., 8. Række, II. 1)	3.45
HANSEN-OSTENFELD, CARL. De danske Farvandes Plankton i Aarene 1898—1901. Phytoplankton og Protozoer. 2. Protozoer; Organismer med usikker Stilling; Parasiter i Phytoplanktoner. Med 4 Figurgrupper og 7 Tabeller i Teksten. Avec un résumé en français. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, II. 2)	2.75
JENSEN, J. L. W. V. Undersøgelser over en Klasse fundamentale Uligheder i de analytiske Funktioners Theori. I. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, II. 3)	0.90
PEDERSEN, P. O. Om Poulsen-Buen og dens Teori. En Experimentalundersøgelse. Med 4 Tavler. (Naturv.-math. Afd., 8. Række, II, 4)	2.90
JUEL, C. Die gewundenen Kurven vom Maximalindex auf einer Regelfläche zweiter Ordnung. (Naturv.-math. Afd., 8 Række, II. 5)	0.75

HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

1. BIND:

	Kr. Ø.
1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917.....	0.65
2. BLINKENBERG, CHR. L'image d'Athana Lindia. 1917.....	1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR. Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. (Under Pressen.)	
4. HUDE, KARL. Les oraisons funébres de Lysias et de Platon. 1917.	0.35
5. JESPERSEN, OTTO. Negation in English and other languages. 1917.	3.35
6. NILSSON, MARTIN P. Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917.....	0.70
7. SARAUW, CHR. Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. (Under Pressen.)	
